

— Soldats ! qu'est devenue l'aigle que je vous avais donnée ?... Vous m'aviez fait le serment de la défendre jusqu'à la mort !

Le commandant du bataillon répond que le porte-aigle a été tué au moment de la première charge, et ce n'est qu'après la seconde, le régiment ayant pu se former en carré, qu'il s'est aperçu de la disparition de l'aigle.

— Et qu'avez-vous pu faire sans drapeau ? reprend Napoléon d'un ton sévère.

— Sire, nous sommes allés chercher ceux-ci au milieu des cuirassiers russes, pour supplier Votre Majesté de nous rendre une aigle en échange.

Et deux sous-officiers sortent des rangs, portant chacun un étendard russe. L'empereur considère un instant ces deux trophées encore sanglants, puis il répond :

— Soldats ! me jurez-vous qu'aucun de vous ne s'est aperçu de la perte de son aigle ?

— Nous le jurons ! répond le régiment d'une seule voix.

— Me jurez-vous que vous seriez tous morts pour la reprendre, si vous l'aviez su ?

— Oui ! oui !

— Et vous garderez bien à l'avenir celle que je vous donnerai ! Car, vous le savez, un soldat qui a perdu son drapeau a tout perdu !

Et une aigle nouvelle fut rendue à la revue prochaine. On peut, sans crainte de se tromper, affirmer qu'elle fut bien défendue.

Ce dialogue, aujourd'hui que l'on raconte les scènes les plus émouvantes en style naturaliste de faits divers, paraîtra un peu théâtral ; mais à la guerre, tout est théâtral et tragique.

JULES RICHARD.

## RÉCITS DU LABRADOR.

### LA BÊTE PUANTE.

Je n'aime pas le nom de *viverra mephitis* ou de *mephitis americana* que lui donnent les savants. Je préfère de beaucoup celui de *bête puante* que nos chasseurs lui ont appliqué avec tant de bon sens. Cependant l'épithète "puante," malgré sa valeur déjà très expressive, est insuffisante et doit être considérée comme un euphémisme que la pauvreté de notre langue a rendu inévitable.

Nul mot ne saurait exprimer à quel point est effroyable, insoutenable, insondable l'odeur que répand ce malheureux animal. Il faudrait créer un mot, mais lequel ? Pour le moment, mon imagination trop engourdie ne me suggère qu'une périphrase, et cette périphrase, je n'ose vous la confier. Le raffinement de vos organes et l'étude approfondie des odeurs variées qui se produisent sur notre globe suppléeront, je veux l'espérer, à la pauvreté regrettable de mes expressions.

Si je n'étais retenu par la bienséance, un sentiment de défiance compréhensible m'empêcherait encore de traduire toute ma pensée. Vous le savez, n'est-ce pas ? Tout est relatif, et je craindrais que cette odeur, pour moi la plus épouvantablement nauséabonde, ne fût pour vous d'un charme infini. Cela pourrait provoquer la naissance de soupçons blessants pour la pureté de mon appareil olfactif et mettre en désarroi les débris de mon amour-propre.

Mais il importe peu à la *mouffette* — car on lui donne

aussi ce nom — que vos impressions et les miennes soient discutables ou imparfaites. Elle se connaît et semble apprécier comme moi — je le dis à ma louange — la valeur de l'unique défense que la nature prévoyante ait mise à sa disposition.

Malgré tous les préjugés que ce début a dû faire naître en vous, la bête puante a eu son heure de célébrité et les plus jolies des femmes qui firent autrefois le bonheur de nos pères entourèrent leurs cous divins de boas confectionnés avec la fourrure de cet animal odorant, fort à la mode, à ces époques reculées, sous le nom de *shunk* ou *skund*.

La mouffette est de la grosseur d'un chat domestique. Son pelage est noir luisant. De chaque côté de son museau part une ligne blanche, étroite, qui va s'élargissant jusqu'à la naissance de la queue. Cette queue, qu'elle redresse en panache menaçant dans les grandes circonstances, est garnie de poils longs et soyeux.

Ses mœurs laissent à désirer. Je la crois polygame. Elle vit quelquefois en communauté, ce qui dénoterait une certaine aberration de l'instinct et du sens moral. Elle se loge pendant l'été dans des troncs d'arbres et durant l'hiver dans des terriers naturels dont elle s'écarte très peu. Elle choisit quelquefois les soubassements des maisons, des *chaffauds*, et alors elle devient une calamité pour les habitants, qu'elle condamne au martyre par infection.

C'est une bête inoffensive et faible, que l'on accuse à tort du meurtre des poules et des poulets, car elle vit surtout de fruits et de viandes mortes et serait la victime de tous les animaux, si la Providence ne l'eût pourvue du plus original et du plus redoutable des moyens de défense.

Ce moyen, d'une efficacité que nul de ceux qui l'ont attaquée ne conteste, consiste en une liqueur noirâtre que contiennent certains viscères placés non loin de la queue et en arrière d'un orifice *innommable*. Ce liquide, que les muscles adjacents projettent à deux ou trois verges de distance lorsque la mouffette est effrayée ou en colère, est la source de cette odeur renversante dont je vous ai dit quelques mots dans les premiers paragraphes de ce récit.

La bête puante a été la cause de bien des mésaventures. Permettez-moi de vous en conter une. Qui sait si votre heureuse fortune ne vous mettra pas un jour en face de cet animal intéressant ? Vous bénirez alors mon récit et répandrez sur son auteur les flots de la plus vaste reconnaissance.

— Venez-vous faire un tour à la perdrix, monsieur ? me dit, un après-midi d'automne, le pêcheur Hubert, de la L. P.

— Volontiers, lui répondis-je.

— Si c'est pareil pour vous, monsieur, nous irons du côté de la *plaine*. Ma femme est allée y cueillir des graines et nous reviendrons avec elle. Je l'aiderai à porter son panier.

— C'est bon, Hubert, *grées-vous*, je vais en faire autant.

Quelques instants après, nous cheminions côte à côte le long des bois d'épinettes qui bordent le haut du *plain*. En automne, lorsque le soleil échauffe de ses rayons déjà faiblissants la lisière des forêts du nord, les perdrix de savane et les perdrix grises viennent quelquefois, en grande quantité, picorer les graines rouges ou *airelle*